

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Yves Ravey



© Helene Bamberger

Biographie

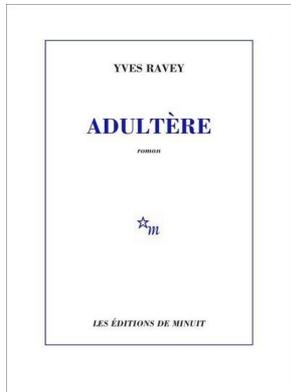
Yves Ravey est un romancier et dramaturge français, lauréat du prix Marcel-Aymé en 2004 pour *Le Drap*. Il vit à Besançon.

Bibliographie sélective

- *Adultère*, Les Éditions de Minuit, 2021
- *Pas dupe*, Les Éditions de Minuit, 2019 (Minuit double, 2021)
- *Trois jours chez ma tante*, Les Éditions de Minuit, 2017 (Minuit double, 2019)
- *Sans état d'âme*, Les Éditions de Minuit, 2015
- *La Fille de mon meilleur ami*, Les Éditions de Minuit, 2014 (Minuit double, 2015)

Présentation des ouvrages

Adultère, Les Éditions de Minuit, 2021



Jean Seghers est inquiet : sa station-service a été déclarée en faillite. Son veilleur de nuit-mécanicien lui réclame ses indemnités et, de surcroît, il craint que sa femme entretienne une liaison avec le président du tribunal de commerce. Alors, il va employer les grands moyens.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *L'Obs*, mars 2021, par Jérôme Garcin

Le Bisontin Yves Ravey est le Bartleby du polar. He « *would prefer not to* ». Il aimerait mieux ne pas se plier aux lois du genre. D'ailleurs, il publie ses romans noirs sous couverture blanche. Et s'il consent, depuis près de trente ans, à décrire des scènes de crime, faire couler le sang et en appeler à la gendarmerie, il récuse tout ce qui, d'ordinaire, échauffe et tourmente le lecteur. Chez l'auteur de *Pris au piège* et d'*Enlèvement avec rançon* (même ses titres sont melvilliens), jamais de suspense insoutenable ni d'énigmes policières complexes. Yves Ravey est le maître du mystère sans clé et de l'intrigue sans cadenas. Il ne s'embarrasse pas de psychologie, fait l'économie de la description physique de ses personnages, perdus dans des paysages brumeux et embruinés. Ajoutons qu'il se méfie des adjectifs clinquants, des métaphores voyantes, favorise le laconisme et se garde bien de céder au spectaculaire. Fort de ces précautions d'usage, Ravey nous ravit. Car lui seul sait élever le banal à des hauteurs insoupçonnées.

La preuve avec *Adultère*, son dix-septième roman. Le meurtrier, Jean Seghers, est un homme lisse. Sa station-service, située dans l'Est indéterminé de la France, est déclarée en faillite, il trouve ça regrettable, mais bon. Il soupçonne sa femme, Remedios, d'être la maîtresse du président du tribunal de commerce, mais n'en fait pas un drame, c'est à peine si Jean est jaloux. Il découvre finalement qu'elle entretient une liaison torride avec son mécanicien et veilleur de nuit, Ousmane, auquel il doit des indemnités de licenciement. Il décide alors, sur un coup de tête, d'employer les grands moyens : il enferme l'employé dans l'atelier du garage, y projette une bouteille explosive, laquelle déclenche un incendie. Dans les décombres, le corps du rival est carbonisé. Seghers, lui, reste impassible. Il n'éprouve ni la satisfaction de s'être vengé ni la culpabilité d'avoir tué. Et pas de compassion pour la famille d'Ousmane. Il voudrait bien passer à autre chose, que les gendarmes et surtout l'experte en assurances cessent de l'importuner avec leurs enquêtes parallèles et fastidieuses. Il ne comprend même pas pourquoi, après le drame, sa femme est partie. Il est pataud, buté et infantile (il vole encore les billets que sa mère cache dans la soupière). L'assassin n'a aucune

envergure, il est seulement, comme le sous-titre d'*Hara-kiri*, bête et méchant. Yves Ravey se glisse dans sa tête confuse avec un naturel déconcertant et lui prête sa plume. *Adultère* est la confession compendieuse d'un pauvre type, que des déconvenues sociales et sentimentales transforment en salaud. Dans ce bref roman, tout est, mine de rien, oppressant et diabolique. On a compris que cet écrivain excelle dans le « mine de rien ».

Article publié dans le quotidien *L'Humanité*, mars 2021, par Jean-Claude Lebrun

L'évocation à la deuxième page du livre, juste après l'annonce de déclaration de faillite, d'une station-service le long d'une route nationale rappelle invinciblement *Gas*, le tableau célèbre peint en 1940 par Edward Hopper. La même ambiance provoquant la même sensation d'une solitude, d'un vide et d'un drame sous-jacent. Dans la page précédente le garagiste, qui assure aussi la fonction de narrateur, s'était attaché deux photos de sa femme à dix années d'écart. Comme l'allure de celle-ci n'avait pas changé, il s'était vite rassuré. En quelques suggestions minimales, l'horizon noir de ce nouveau roman est d'emblée tracé.

Celui qui raconte se nomme Jean Seghers. Son épouse se prénomme Remedios. Il y a aussi un Walden, un Ousmane, une Hunter, un Bozonet, une Amina, un Salazare, une Dolorès. Chez Yves Ravey, l'environnement onomastique élargit et densifie le récit. Pour s'en tenir à Seghers et Walden, la référence à la grande littérature réaliste des deux derniers siècles saute ainsi aux yeux. Une manière de bagage pour accompagner le cheminement de garagiste franc-comtois aux abois, dans le collimateur d'un fonds de pension. Il soupçonne sa femme d'infidélité avec le président du tribunal de commerce, découvre le véritable amant et planifie une vengeance meurtrière. Le tissu narratif très vite s'épaissit. Une région en déshérence se laisse continûment deviner, en arrière-plan du fait divers qui se prépare.

Nul mieux qu'Yves Ravey ne maîtrise à ce point l'art de restituer le ressenti d'abandon, la pauvreté des existences, l'engrenage fatal des expédients. Semblable au pompiste de la toile de Hopper, Seghers se retrouve finalement bien seul au bord de la route. Son discret veilleur de nuit mécanicien lui réclame maintenant les indemnités qui lui sont dues. Impossible de faire face. Et si finalement tout pouvait se résoudre d'un grand coup de torchon, la perte du garage, la tromperie de sa femme, la présence revendicatrice du mécano ? Sauf qu'ici la fatalité, l'autre nom de déterminisme social, à moins d'un coup de théâtre l'emporte toujours. Seghers est passé à l'acte. La gendarmerie a calé, mais l'assurance veille au grain. Le garagiste va être démasqué. Dans la tragédie grecque, matrice des fictions d'Yves Ravey, un *deus ex machina* parfois faisait alors dévier le cours du destin. Une issue apparemment improbable pour un roman si magistralement verrouillé. Mais si la proximité était telle que l'hypothèse devienne réalité ?

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, mars 2021, par Sylvie Tanette

Ce pourrait être un tableau d'Edward Hopper, transposé dans la province française. Au bord d'une route plongée dans la nuit, une station-service déserte. Quelques pompes à essence, un espace restauration, un garage et l'appartement du propriétaire, Jean, qui est aussi le narrateur du livre. Comme souvent chez Yves Ravey, le drame semble avoir déjà eu lieu. Jean a fait faillite et cumule les dettes. Pourtant, c'est un autre désastre qui préoccupe cet homme obsessionnellement inquiet. Il soupçonne sa femme, Remedios, d'entretenir une relation avec Walden, le président du tribunal de commerce.

Une écriture précise, un texte sur le fil. Selon un savant processus d'encerclement, l'auteur de *Pas dupe* (Les Éditions de Minuit, 2019) agence les pièges, parfois abracadabrants, qui menacent son narrateur. Page après page, une angoisse diffuse s'installe. Elle n'est pas seulement liée aux événements qui jalonnent le roman et au jeu de dupes auquel se livrent les protagonistes. Chez Ravey, l'angoisse est la source même de toute action. Derrière la peur de manquer d'argent à cause de la faillite de la station-service, se cache celle plus générale de ne pas parvenir à être à la hauteur. Les narrateurs de Ravey se retrouvent toujours propulsés dans des situations sociales pour lesquelles ils ne se sentent pas taillés. Ce sentiment d'illégitimité engendre la crainte d'être démasqué et celle d'être trahi. La hantise de la trahison, contenue ici dès le titre du livre, gangrène peu à peu les relations qu'entretient Jean avec tous les autres protagonistes.

Ce qui est important chez Ravey, comme chez nombre d'autres grand-es écrivain-es, est sans doute ce qu'il ne raconte pas. Et les pièges savamment disposés sous les pas de son narrateur sont peut-être moins importants que ceux qu'il s'ingénie à placer à l'intention de ses lecteurs et lectrices, pour dissimuler une angoisse profonde dont il ne dit rien.

Extraits vidéo

Interview d'Yves Ravey et présentation de son roman *Adultère*, avril 2021, par Marie-Aurélien Buffet de la librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 57 min)

Interview d'Yves Ravey sur *France Culture* dans l'émission « Par les temps qui courent », mars 2021, par Marie Richeux



[Écouter le podcast](#) (durée : 43 min)

***Pas dupe*, Les Éditions de Minuit, 2019 (Minuit double, 2021)**



On retrouve le corps de Tippi, la femme de monsieur Meyer, parmi les débris de sa voiture au fond d'un ravin.

L'inspecteur Costa enquête sur ce drame : accident ou piste criminelle ?

Monsieur Meyer se plie aux interrogatoires de l'inspecteur, ce qui n'est pas de tout repos, d'autant qu'il n'est pas dupe.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *L'Obs*, février 2019, par Jérôme Garcin

Ses romans noirs sont toujours estompés par une écriture blanche, Yves Ravey est l'inventeur du polar café au lait, ou plutôt du polar cappuccino *freddo*, à l'amertume onctueuse et glaçante. Cela fait trente ans que, sans faire de bruit, cet écrivain bisontin construit une éclatante œuvre sans éclat. Ses livres sont brefs et laconiques – jamais un mot rare, jamais une formule recherchée. L'atmosphère est pesante et l'angoisse, diffuse. Les intrigues se déroulent sous un ciel invariablement gris et bas. Il y a peu de violence apparente, très peu de sang et le moins de psychologie possible – même quand l'auteur feint de démêler des nœuds de vipères familiaux. Les flics sont du genre nonchalant ; le suspense, aussi. Le plus souvent, c'est le suspect qui est chargé de raconter l'histoire, pleine d'ellipses et de fausses

pistes. Bref, c'est du grand art, mais invisible à l'œil nu. J'oubliais : les époques sont indéfinies et les lieux, incertains.

Ici, dans son quatorzième roman, il faut tenter d'imaginer, près de Santa Clarita, une sorte de Californie franc-comtoise. En ouverture et en plongée, une scène d'accident, ou de crime. Une femme, Tippi Meyer, est retrouvée morte au volant de sa berline blanche, qui a quitté la route, arraché la glissière de sécurité, et s'est disloquée au fond d'un ravin. Plantés là-haut, d'où ils observent la carcasse encore fumante, il y a le mari de la victime, Salvatore Meyer, son amant, un agent d'assurances nommé Kowalcki, et un policier en civil, qui va d'abord mener l'enquête avec une cérémonieuse bienveillance. Le moins qu'on puisse dire est que le couple Meyer l'intrigue. Voilà une femme, Tippi, qui ne dormait plus avec son mari ni ne cachait avoir un amant, et un homme, Salvatore, qui travaillait dans l'entreprise de désamiantage de son beau-père, Bruce Cazale, avec lequel les relations étaient exécrables et dont il guignait le fauteuil directorial. Le flic a des soupçons, et son idée. Mais on n'en saura pas plus. Car l'unique narrateur est le veuf, le mari faussement éploré de la victime, très doué pour jouer les Candides. D'autant que Salvatore a réponse à tout. Il jure qu'il aimait sa femme. Il lui reprochait seulement de conduire trop vite, à tombeau ouvert !, et de boire avec excès. Il dit savoir pourquoi elle a quitté le domicile conjugal à cinq heures du matin. Et il veut faire croire que son collier de perles, recherché par l'inspecteur, se trouve encore dans la voiture concassée. Ce qui restait énigmatique, Salvatore l'explique en détail à la fin. On ne vous dira donc pas qui est la dupe du titre. Mais on peut vous assurer que le lecteur a été trimballé et qu'il a foncé, lui aussi, vers le précipice. Méfiez-vous d'Yves Ravey, ce faux placide. De tous ses personnages, c'est le plus diabolique.

Article publié dans le quotidien *L'Humanité*, mars 2019, par Jean-Claude Lebrun

Il y a là Salvatore Meyer, sa jeune épouse Tippi, son beau-père Bruce Cazale, Kowalcki, l'amant, Gladys Lamarr, la voisine aux aguets, et l'inspecteur Costa, un acharné genre Colombo. Six personnages convoqués par un auteur qui n'a pas son pareil pour échafauder des intrigues autour de gagne-petit du crime. Avec, au bout, toujours la chute de ceux qu'on n'ose pas désigner comme les héros. Dans cet univers aux allures de polar en noir et blanc, une force fatale réduit à néant les plans qu'ils ont cru pouvoir échafauder, leur fermant toute possibilité d'échappatoire.

Un matin, on retrouve le corps de Tippi au fond d'un ravin, dans les tôles tordues de sa puissante voiture à « *ligne sportive* ». Meyer, qui tient le rôle du narrateur, raconte qu'elle avait passé la nuit avec son amant, bu plus que de raison au Saïgon – jamais les récits d'Yves Ravey ne se situent hors sol –, puis elle avait pris le volant et, à grande vitesse dans un virage, enfoncé la glissière de sécurité. L'accident ne paraît faire aucun doute, même si Costa souhaite effectuer quelques vérifications « *de routine* ».

Cela se passe à Santa Clarita, comté de Los Angeles, qui est également le lieu de la série éponyme diffusée sur Netflix depuis 2017. Peut-être faut-il y voir un certain rapport tant chaque personnage se trouve pareillement réduit à quelques traits typiques ? À cela près que la langue ne suit pas : on ne trouve nulle part chez Yves Ravey le langage et les dialogues indigents de séries TV, qui croient faire vrai en affectant le négligé. Le noir chez

lui a de la tenue. On s'y exprime avec un évident souci de précision lexicale et de correction syntaxique, pour dire au plus près le réel, hors de toute subjectivité. En cela, son style présente une parenté avec des écritures neutres.

Peu à peu, on en apprend un peu plus sur la nuit de l'« *accident presque parfait* » : une dispute entre époux, le grincement d'une chaîne de VTT près de la maison, la disparition du collier de perles de Tippi. Kowalcki, visible dans les parages à des moments cruciaux, fait un coupable idéal. D'autant que Tippi « *le faisait chanter* ». Sauf que Costa, à l'image de Ravey écrivant, entend justement aller au-delà des impressions et des émotions... Ce quinzième roman pourrait à lui seul résumer cet art : récurrence du noir, dépouillement et rigueur de la langue, présence de la culture de masse, poids de la fatalité sociale. Tout ce qui ancre cette œuvre dans le cœur profond de notre temps.

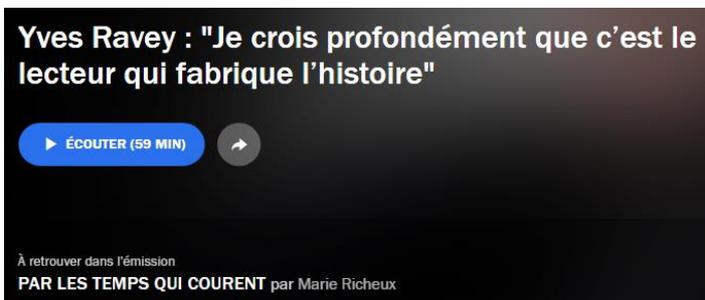
Extraits vidéo

Interview d'Yves Ravey et présentation du roman *Pas dupe*, mars 2019, par la librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 8 min)

Interview d'Yves Ravey sur France Culture dans l'émission « Par les temps qui courent », avril 2019, par Marie Richeux



[Écouter le podcast](#) (durée : 59 min)

Trois jours chez ma tante, Les Éditions de Minuit, 2017 (Minuit double, 2019)



Après vingt ans d'absence, Marcello Martini est convoqué par sa tante, une vieille dame fortunée qui finit ses jours dans une maison de retraite médicalisée, en ayant gardé toute sa tête. Elle lui fait savoir qu'elle met fin à son virement mensuel et envisage de le déshériter. Une discussion s'engage entre eux et ça démarre très fort.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *L'Obs*, septembre 2017, par Jérôme Garcin

Marcello Martini revient en France comme il l'avait quittée, en catimini, en courbant l'échine et en longeant les murs. Vingt ans plus tôt, il avait été poussé dans un avion à destination de l'Afrique afin d'échapper à la justice et à la vengeance d'un filou dénoncé par lettre anonyme. Il s'était installé au Liberia, où il se targuait de venir en aide aux enfants déshérités – on découvrira plus tard qu'il les exploitait.

Marcello Martini est l'un des personnages les moins fréquentables de cette rentrée littéraire. Il est veule, lâche, obséquieux, délateur, cupide, fripon et fanfaron. Mais on met un certain temps à découvrir sa vraie nature. C'est lui, en effet, qui raconte, à la première personne, avec un talent certain pour la dissimulation, l'histoire qu'on est en train de lire. Au début, on serait même enclin à le plaindre. Car il est revenu à Lyon pour se voir signifier, par sa tante âgée et richissime, Vicky Novak, sa disgrâce définitive. Non seulement cette ancienne déportée, qui fut spoliée de ses biens, met un terme à ses mensualités, mais aussi elle le déshérite. Comment, sans cet argent, Marcello va-t-il pouvoir poursuivre, au Liberia, son action prétendument humanitaire et pédagogique ? Et pourquoi Mme Novak, qui gère, depuis une résidence médicalisée, une fortune considérable et une fondation d'art, refuse-t-elle soudain son aide à ce neveu en exil ? Marcello a trois jours pour tenter, sinon de la faire revenir sur sa décision, du moins de repartir avec un gros chèque, le dernier. Lors de cette délicate entreprise de reconquête, il va devoir avaler pas mal de couleuvres, composer avec son ex-femme, qui veille au grain, accepter de rencontrer sa fille, dont il nie être le père, et semer l'ancien directeur financier de la fondation, qui avait été arrêté sur dénonciation, la mallette pleine de fric, à la frontière suisse, il y a vingt ans.

Mais que croire vraiment dans cette affaire trouble et poisseuse dont Marcello est l'unique narrateur et dont Yves Ravey tire les fils avec un doigté d'ensorceleur ? Le romancier simenonien de *Sans état d'âme* est ici au meilleur de sa forme et de sa perversité. Il déroule le

plus simplement du monde une intrigue très complexe, fait monter l'angoisse sous un ciel de plus en plus bas, ne s'embarrasse d'aucune psychologie, ajoute à chaque page des soupçons aux menaces et des ellipses aux règlements de comptes, jusqu'à un épilogue aussi drolatique qu'énigmatique. Yves Ravey est au polar ce que les pointillistes sont à la peinture, avec une couleur unique, le gris, dont il décline avec laconisme les cinquante nuances. Et ça donne, allez comprendre, un roman étincelant.

Article publié dans le journal *La Croix*, septembre 2017, par Patrick Kéchichian

Quand on lit un roman d'Yves Ravey, on voudrait entrer, par effraction, pour un instant, dans la tête de l'auteur. Cela afin de mesurer ses intentions, ses sentiments surtout, d'évaluer quelles pensées le guident, quelle idée préside à l'invention de l'histoire qu'il est en train de nous conter. Comme si le résultat, c'est-à-dire le roman construit, écrit, publié, avec son intrigue bien délimitée, avec ses personnages, leurs noms, leurs actions, etc., ne suffisait pas et qu'un lourd mystère planait, que la lecture ne dissipe pas – bien au contraire... Et pourtant, au départ comme à l'arrivée, tout semble limpide : pas de complications psychologiques, pas de narration emberlificotée, à plusieurs niveaux, pas de troubles étalés, disséqués, de la conscience des personnages. Dans le précédent roman, *Sans état d'âme* (Minuit, 2015), les ressorts de l'intrigue étaient actionnés avec une certaine subtilité : il y avait comme un tremblement. Ici, ces mêmes ressorts sont visibles, la ligne narrative est volontairement épurée... Et cependant, le mystère demeure. Et même exposé à la pleine lumière, il n'est pas levé à la fin du livre.

Un homme, Marcello, débarque à Lyon (même si la ville n'est pas nommée) pour trois jours. Il vient du « *Liberia, comté de Grand Bassa* », où il s'occupe – pas dans une parfaite transparence à ce qu'il paraît – d'une organisation humanitaire dédiée aux enfants et à la pédagogie. Il vient voir – pour trois jours, comme le titre et l'unité de temps du récit l'indiquent – sa tante, Vicky, pensionnaire dans une confortable résidence pour personnes âgées. Elle est riche, à la tête d'une fondation, soucieuse de son héritage. D'ailleurs, elle a le projet d'en priver son neveu, dont la parfaite honnêteté n'est pas avérée... D'autres personnages gravitent autour de ces deux protagonistes. Certains sont présents et interviennent : comme Lydia, l'ancienne épouse de Marcello, ou Pamela et Corinne, employées de l'institution, et aux petits soins pour Vicky. Un autre fait une apparition muette de quelques minutes : Rebecca, la fille de Lydia qui croise pour la première fois son père, Marcello. D'autres figures, et pas des moindres, demeurent dans les coulisses. Ainsi Walter, un complice grugé de Marcello.

Inutile d'aller plus loin dans la description de l'intrigue, de ses complications, à la fois inattendues et scrupuleusement circonscrites. Comme dans un roman policier, on reste suspendu à l'action, dans l'attente de son dénouement. C'est bien le destin des protagonistes qui est en jeu, leur avenir, leur vie et leur mort. Simplement, cette action, si minutieusement décrite fût-elle, sans échappée ni digression, donne au lecteur un sentiment de forte (mais indéterminée) inquiétude. Chef d'orchestre, Yves Ravey ne cherche à imposer aucun point de vue – même si un lointain arrière-fond de préoccupations politiques et sociales, morales aussi, est présent. Finalement, le charme très singulier de son art est concentré dans la

diffusion et l'organisation de cette inquiétude. Peut-être, à un moment, l'auteur devrait-il nous aider à la résoudre, ou à l'apaiser ?

Extraits vidéo

Interview d'Yves Ravey et présentation du roman *3 jours chez ma tante*, octobre 2017, par la librairie Mollat



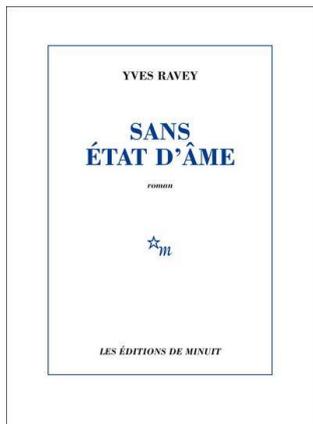
[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

Interview d'Yves Ravey sur RTS dans l'émission « Versus-lire », décembre 2017, par Anik Schuin



[Écouter le podcast](#) (durée : 40 min)

Sans état d'âme, Les Éditions de Minuit, 2015



John Lloyd disparaît une nuit sans laisser de trace. Stéphanie, son amie, va charger Gustave Leroy de mener l'enquête. C'est sans compter sur son dépit amoureux. Ni sur l'arrivée de Mike Lloyd qui entend bien retrouver son frère.

Extraits de presse

Article publié dans le bimensuel *La Quinzaine littéraire*, octobre 2015, par Norbert Czarny

Tout commence par un souvenir d'enfance. Gu est installé, le soir, sur le pont de chemin de fer, avec Betty et Stéphanie. Tous trois comptent les trains qui passent, les yeux fermés : un concours où le garçon l'emporte souvent.

Devenu adulte, il vit avec ce souvenir qui précédait l'appel de son père pour les devoirs. Il vit aussi avec l'amour qu'il éprouve pour Stéphanie, et celui que Betty éprouve pour lui. Mais on connaît ce genre d'histoire. Betty, déçue, a épousé Personnaz et tient avec lui le Mayerling, une discothèque à l'orée de la ville. Stéphanie tombe amoureuse de John Lloyd, un Américain qui rêve de l'emmener dans son Minnesota natal. Chose que Gu vit très mal. De même qu'il vit mal la mort de son père et le fait que le vieil homme, qui a travaillé toute sa vie, se soit vu flouer par Blanche, sa patronne et la mère de Stéphanie. Blanche a acheté la maison des Leroy et compte bâtir un bel immeuble. Gu n'aurait plus qu'à se lover ailleurs et à rester pauvre.

Voilà donc réunis tous les ingrédients d'une intrigue serrée à l'extrême, dans laquelle la trame criminelle importe moins que ce qui la sous-tend : l'amour, l'argent, et une forme de fatalité. Les romans d'Yves Ravey ont en effet une dimension théâtrale que leur usage très singulier du dialogue ne contrarie pas. Le cadre est simple : unités de lieu, de temps, d'action : on est dans l'Est de la France, non loin de la frontière (ce doit être le Jura). La maison familiale, celle de Blanche, la galerie commerciale, des terres vides environnantes et le Mayerling, suffisent pour qu'on voie le décor. Quelques jours suffisent pour que tout se résolve ; le crime est suivi d'un châtement que l'on devine dans la dernière phrase. La fatalité, on l'a évoquée, c'est celle qui est liée aux amours déçues. Comme chez Racine, A aime B qui aime C qui aime... Mais pas seulement. Gu est chauffeur routier, rêve de liberté et voit dans son camion le seul moyen d'échapper à tout ce qui lui pèse : la solitude, la maladie de sa mère qui n'a plus toute sa tête, la mort du père, vieux travailleur qui a contracté des dettes auprès de sa patronne. Il lui a été soumis vivant, son fils le sera après sa mort. À ceci près que Gu tente de venger ce père et d'échapper au sort qui lui est promis. Tuer Lloyd, c'est retrouver Stéphanie, la

reconquérir. Pour ce faire, il prétend enquêter sur la disparition du jeune Américain et éloigner tout soupçon. Mais des erreurs de débutant en décideront tout autrement : il a volé la carte de crédit de sa victime, usurpé ses papiers d'identité pour dépenser sans trop compter. Le frère de John, Mike, venu enquêter sur la disparition de son frère, n'aura pas de mal à le confondre.

On sent bien, là aussi, que le romancier se soucie peu de la vraisemblance propre au roman policier. Chez un auteur de « polars », l'assassin serait d'une subtilité sans égale, cacherait les traces du crime, échapperait, en deux ou trois cents pages, au détective chargé par les parents de Lloyd de résoudre l'énigme de sa disparition. En moins de cent pages, tout est dit, et davantage. En effet, l'œuvre dense et sèche de Ravey met en relief les mécanismes de classe, comme dans *Un notaire peu ordinaire* ; l'auteur décrit ici, comme dans *La Fille de mon meilleur ami*, des êtres sans envergure pris dans l'engrenage de l'escroquerie, à cause de dettes, bien souvent. On s'en sort comme on peut, de façon sordide. Pas le choix, comme chez Jim Thompson, l'auteur de *Des cliques et des cloaques* (Le « série noire » d'Alain Corneau, avec des dialogues de Georges Perec). On pourrait trouver de moins bonnes références.

Article publié dans le journal *L'Humanité*, septembre 2015, par Jean-Claude Lebrun

Le narrateur de ce récit formidablement orchestré s'appelle Gustave Leroy. Un lointain successeur du chansonnier ouvrier de la première moitié du XIX^e siècle ? Probablement, quand on sait le soin que prend l'auteur à choisir les noms de ses personnages. Gu, c'est ainsi qu'on le surnomme dans cette région industrielle proche de la frontière, est en effet la figure centrale de cette étouffante histoire de déterminisme social et de guignon, telle une goulante noire. Plus loin, il est question d'un certain Harold Llyod. Difficile de croire à un autre hasard : l'acteur comique du muet américain avait vécu avec un père obsédé par l'idée de rapidement s'enrichir. Non sans rapport avec ce qui suit.

On ne dira jamais assez la méthodique densité des fictions d'Yves Ravey. Une accumulation de notations et de détails insérés dans les histoires racontées sous des angles inattendus, qui agissent en impitoyables révélateurs d'un état des choses. Situait cette œuvre au plus haut du réalisme contemporain. À l'exemple de Gu, bercé dans son enfance par le ferraillement nocturne des trains de transport automobile, puis passé par le lycée technique avant de devenir chauffeur routier sur les routes européennes. Stéphanie, dont il est amoureux depuis toujours, l'a lâché pour John Lloyd, un Américain argenté. Blanche, la mère de l'infidèle, lui a récemment signifié qu'il devrait bientôt quitter la maison dont il ignore qu'il n'est plus le propriétaire : étranglé par les dettes liées à l'état de son épouse, son père l'a vendue avant de mourir. Or, depuis quelques jours, John Lloyd n'a plus donné signe de vie. La dernière fois qu'on le vit, c'était tard une nuit sur le parking du Mayerling (l'art des noms qui font sens), la boîte tenue par Betty, une autre amie d'enfance de Gu. Celui-ci quittait justement l'établissement. Le nœud narratif est en place. Limpide et cependant sophistiqué en diable, ainsi qu'à l'ordinaire chez Ravey.

Gu va maintenant raconter par le menu la recherche de Lloyd. Plutôt bien placé pour cela. D'ailleurs Stéphanie l'en a chargé. Ingénuité ou perversité ? Un étourdissant jeu du chat et de

la souris commence, qui se présente comme une merveille de roman noir. Suspense, exposition au goutte à goutte des enjeux, prégnance des arrière-plans, raffinement de l'action et maîtrise millimétrée de l'écriture donnent au récit une intensité et une épaisseur incomparables. En faisant sans conteste l'un des textes les plus talentueux de la rentrée.

Extraits vidéo

Interview d'Yves Ravey et présentation du roman *Sans état d'âme*, octobre 2015, par la librairie Mollat



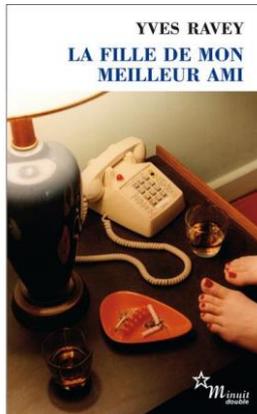
[Voir la vidéo](#) (durée : 7 min)

Interview d'Yves Ravey sur *RTS* dans l'émission « Entre les lignes », octobre 2015



[Écouter le podcast](#) (durée : 56 min)

***La Fille de mon meilleur ami*, Les Éditions de Minuit, 2014 (Minuit double, 2015)**



Avant de mourir à l'hôpital militaire de Montauban, Louis m'a révélé l'existence de sa fille Mathilde dont il avait perdu la trace. Il savait seulement qu'elle avait passé des années en asile psychiatrique et qu'on lui avait retiré la garde de son enfant. Il m'a alors demandé de la retrouver. Et j'ai promis. Sans illusion. Mais j'ai promis. Et c'est bien par elle que tout a commencé.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Télérama*, mars 2014, par Nathalie Crom

Les habitués le savent, les néophytes le pressentent d'emblée : on n'est jamais trop minutieux, trop circonspect, lorsqu'on entreprend la lecture d'un roman d'Yves Ravey. Jamais trop soucieux de la moindre précision atmosphérique, géographique ou généalogique, de la couleur d'une robe, d'un canapé ou du mobilier d'une chambre d'hôtel, d'un modèle de voiture ou du parfum fruité d'un milk-shake... D'où vient que chaque détail, si réaliste et trivial soit-il – et il l'est, très généralement –, fait l'effet tout ensemble d'élément capital et de bombe à retardement subrepticement déposée, affleurant à la surface d'une prose limpide, n'attendant que le bon moment pour exploser et révéler son potentiel funeste ? Allez savoir, mais c'est ainsi : avant même que s'enclenche véritablement la mécanique de haute précision qu'est toute intrigue d'Yves Ravey, l'attention est aiguë, le lecteur aux aguets – l'œil écoute.

La voix qu'il entend, en l'occurrence, dans *La Fille de mon meilleur ami*, est celle de William Bonnet – « *directeur financier, cycles Vernerey. Montceau-les-Mines* », précise sa carte professionnelle. Ou, pour mieux dire, l'une de ses cartes, puisqu'il va s'avérer bientôt que William en possède toute une panoplie, sur lesquelles varient tant son nom que sa profession, sa fonction sociale. On en est troublé, d'autant que ce n'est pas là le seul indice tendant à indiquer que, non, décidément, il faut bien se rendre à cette évidence, ce William n'est pas celui qu'on croyait. Car, au départ, on avait vraiment pensé avoir rencontré un brave type. Flegmatique, serviable, d'une patience d'ange, tandis qu'il prête main-forte à l'encombrante, dépressive, bruyante, alcoolique... en un mot, l'épuisante Mathilde. William se montrant en cela fidèle au serment fait à son meilleur ami, Louis, sur son lit de mort, deux ans plus tôt, de veiller sur sa fille après qu'il aura disparu. Mais voilà que les circonstances – pour résumer : Mathilde, au sortir d'un séjour en psychiatrie, désireuse de revoir son fils, Roméo, confié à son père et à la nouvelle compagne de celui-ci, Sheila – amènent l'ange gardien à dévoiler peu à peu d'autres aspects, moins vertueux, de sa personnalité et de ses mœurs.

Mais ce processus de révélation ne doit pas induire en erreur : on n'évolue jamais, chez Yves Ravey, dans le roman psychologique, ni même dans la fiction réaliste. Comme les ouvrages

qui l'ont précédé, *La Fille de mon meilleur ami* est avant tout un objet de pure littérature. Un songe tout à la fois ironique, cruel et anxieux, épousant la forme du roman noir, celle aussi d'une représentation donnée par un théâtre d'ombres – dont Yves Ravey est le marionnettiste virtuose.

Article publié dans le journal *Le Monde*, mars 2014, par Raphaëlle Leyris

William Bonnet possède toute une collection de fausses cartes professionnelles, qu'il distribue en fonction de son inspiration à ceux qu'il a décidé d'entourlouper pour une raison ou une autre – ou juste pour la beauté du geste. En quoi le héros et narrateur de *La Fille de mon meilleur ami* évoque un peu son auteur, Yves Ravey, roi du bonneteau littéraire, qui excelle à attirer le lecteur vers de fausses pistes.

Ainsi du titre de son douzième roman : de « la fille de son meilleur ami », il sera finalement fort peu question ici, encore moins sous l'angle de la romance que pourrait sous-tendre cet intitulé. À peine est-elle un prétexte au démarrage de l'intrigue, cette Mathilde dont Louis n'a parlé à William que sur son lit de mort, dans une scène d'ouverture presque parodique, en le chargeant de la retrouver. À la page suivante, voilà deux ans que William s'est acquitté de cette tâche – le lecteur ignorera jusqu'au bout comment il s'y est pris. Il « veille » toujours, comme promis, sur Mathilde (sans qu'on sache à quel degré d'intimité précis s'étend sa vigilance, et peu importe). Les deux sont en visite du côté de Savigny-sur-Orge (Essonne) pour que la jeune femme puisse voir son petit garçon, Roméo – lors de son divorce, les réguliers séjours de Mathilde en institut psychiatrique ont poussé le juge à lui refuser tout droit de visite.

William, qui vient de se faire licencier d'une entreprise pour escroquerie et faute grave, échafaude des plans afin de décrocher cette rencontre entre Mathilde et Roméo. Il va de leur motel miteux à la ville, à la recherche d'informations sur la nouvelle vie de l'ex et sur sa deuxième femme, grâce à laquelle il va tenter d'obtenir le rendez-vous – et plus que cela car, comme on le découvrira, il a un plan retors et peu glorieux pour se refaire grâce à la grève de l'usine du coin. Mathilde, pendant ce temps, pique des crises, jette les valises par la fenêtre, vole dans les magasins, comme si elle cherchait à se faire repérer par les gendarmes.

Mais les interprétations psychologiques n'ont pas leur place chez Yves Ravey. Ce qui compte, ce sont les actes décrits et les paroles échangées, qui se coulent dans la narration. Des paroles pas très nombreuses, du reste, sauf quand il s'agit de noyer l'interlocuteur sous un déluge de mots. En dehors de ces vagues stratagèmes, de même qu'Yves Ravey écrit avec une merveilleuse parcimonie, ses personnages dialoguent peu. Au début du roman, il livre une sorte d'art poétique : quand Mathilde lui demande de lui parler de son père, William fait au lecteur une courte liste de ce qu'il tait avant de révéler qu'il évoque « seulement » la mort de celui-ci, puis de couper tout élan de bavardage trop poussé : « *Ne cherche pas plus loin, Mathilde.* »

« Chercher plus loin » chez l'auteur d'*Un notaire peu ordinaire* (2013), c'est, de toute façon, prendre le risque d'opacifier les choses, de les comprendre encore un peu moins. La belle clarté et la grande simplicité apparente de son écriture nimbent pourtant

consciencieusement ses romans d'obscurité. Depuis son entrée en littérature avec *La Table des singes* (Gallimard, 1989), Yves Ravey ne cesse de prouver la richesse du peu, lui dont les romans ne dépassent jamais les 200 pages. L'écriture n'a pas besoin de grand-chose pour installer une atmosphère de grande banlieue un peu triste – un snack-bar, le nom de deux rues, un parking d'hôtel... – comme pour donner des airs de thriller à son roman en le faisant basculer dans une tonalité inquiétante – ainsi lorsque William, dans les premières pages, affirme soudain, presque menaçant : « *Tu sais que je ne regrette jamais rien, Mathilde.* » C'est de cette ténuité même que naît l'hypnotique étrangeté de *La Fille de mon meilleur ami*.

Sans explications psychologisantes, sans trop-plein de paroles, les actions des personnages apparaissent erratiques, le roman prend des chemins qu'il n'a pas balisés, se permet de formidables embardées, et un narrateur tel que William a tout loisir de faire surgir sa drôlerie parfois glaçante. Et c'est ainsi que le héros et l'auteur embobinent le lecteur. Qui en redemande.

Extraits vidéo

Interview d'Yves Ravey et présentation du roman *La Fille de mon meilleur ami*, avril 2014, par la librairie Mollat



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

Interview d'Yves Ravey sur RTS dans l'émission « Entre les lignes », mars 2014



[Écouter le podcast](#) (durée : 55 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté